



Sara Velasco Arias

CARBÓN

Traduction

Christine Bernard

Les Editions La Gauloise

CARBÓN

1958

- Qui a toussé ? demande papa en pénétrant dans le couloir. À chaque fois qu'il entend une toux dans la maison, même une toute petite toux, il s'énerve et répète la même chanson.

Nous avons toussé toutes les deux parce que nous sommes enrhumées. Très enrhumées. Papa ouvre la porte de notre chambre, plongée dans la pénombre, et s'appuie tranquillement au chambranle. Il observe le panorama.

Ma sœur aînée, Ana, et moi sommes cloîtrées dans la chambre. Elle a cinq ans et moi quatre. La fenêtre qui donne sur le jardin est entrouverte et la persienne à demi baissée. La brise et de fins rayons de soleil se glissent par ses fentes. On entend l'hirondelle voler et ses poussins siffler doucement. Comme elle a fait son nid sous l'auvent, maman ouvre et ferme la fenêtre avec précaution : il ne serait pas question de gêner l'oiselle pendant qu'elle a des petits à élever. Elle dit que si elle a niché là, c'est à cause de la paix qui règne dans la maison.

Maman nous garde au lit depuis que nous avons commencé à avoir le nez qui coule et de la fièvre. Elle nous a emmenées chez le médecin. Celui-ci nous a auscultées puis ils ont parlé à voix basse, comme si cela nous empêchait de comprendre ce qu'ils disaient. Les adultes oublient parfois que nos oreilles vont bien et que, au plus ils chuchotent, au plus nous leur prêtons attention.

- C'est une primo-infection. C'est logique, quand on vit avec quelqu'un qui l'a eue, dit le médecin.

- Mais cela leur passera sans traitement particulier ? Alarmé, le regard de maman va du médecin à chacune de nous.

- Mais oui, elles vont guérir. Ça va passer.

- S'il vous plaît, docteur, ne dites rien à mon mari, je ne veux pas lui faire peur, il l'a tellement mal vécu...

- Je comprends. Tant que ça ne se complique pas, vous pouvez lui dire que c'est un catharre, conclut le médecin.

Et nous continuons à tousser, toutes les deux, dans notre chambre. Maman a installé entre nos deux lits un réchaud qu'elle allume quand elle est dans la chambre. Elle y met à bouillir une marmite d'eau avec des feuilles d'eucalyptus. De temps en temps, nous nous penchons au bord du lit pour respirer la vapeur aromatique qui nous dégage le nez et nous chauffe la peau. Nous jouons à voir laquelle de nous deux peut rester le plus longtemps au-dessus de la vapeur. Maman nous donne du sirop. À l'aide d'un pinceau trempé dans de l'iode, elle nous peint aussi des dessins sur la poitrine et sur le dos.

Mais papa a découvert la chose. Nous voyons sa silhouette silencieuse qui se découpe dans l'encadrement de la porte. Nous arrêtons de nous retourner dans le lit et interrompons momentanément nos murmures, nos rires et nos toux : nous le regardons et nous attendons. Il a vu les yeux gonflés, le visage congestionné et le nez tellement bouché que j'ai du mal à respirer. Je me rends compte que quelque chose ne va pas, mais

je ne sais pas quoi. Papa ferme la porte et nous l'entendons appeler maman depuis le couloir.

- C'est parce qu'on tousse, me dit Ana à voix très basse.
- Ah! je réponds sans comprendre.

Pendant quelques jours encore, nous traînons notre catharre, tout en tressant le fil doré imaginaire qui nous lie, nos mains serrées l'une dans l'autre. Finalement, le catharre se passe, en nous laissant une tache blanche sur les poumons.

Nous finissons toujours par dormir dans le même lit. En fait, nous sommes quatre dans le lit : Ana, son ange gardien, le mien et moi. Nous veillons à laisser de la place aux anges.

- Attention, tu pousses le mien, laisse-lui plus de place.

Nous dormons en pyjama, et eux dans leurs tuniques blanches. Les ailes posent problème, car elles prennent pas mal de place.

Le matin, le lit est souvent mouillé. Maman vient, touche les draps et nos fesses et, les bras au ciel, demande :

- Qui c'est ?
- C'est pas moi.
- C'est pas moi non plus.
- Alors je dis : c'est peut-être un ange.

Nous n'avons aucun doute quant à la présence des anges. Plongée dans une odeur de friandises, je sens la chaleur du câlin de l'ange.

Maman nous donne le bain ensemble et nous sort de l'eau l'une après l'autre. Elle me juche sur un vieux tabouret rond, en bois peint en blanc. Comme ça, elle peut me sécher sans faire traîner la serviette par terre et m'habiller sans avoir à se baisser. Elle m'enfile mon pyjama, me met un peu d'eau de Cologne, me coiffe et secoue bien mes cheveux. J'essaie de me voir dans le miroir, mais il est couvert de buée. Ana attend dans la baignoire, attentive aux opérations, elle agite le fond de l'eau tout en jetant fugacement des regards vers nous pour voir où en sont les opérations et si son tour va arriver. Nous sommes à un mètre cinquante l'une de l'autre et faisons des choses différentes, cela semble loin mais nous sommes toujours reliées par le fin fil doré. Un rire chantant, inaudible pour les autres, vibre toujours entre nous. Maman se met à rire toute seule. Elle dit : « Celui qui rit tout seul, c'est qu'il se rappelle ses espiègleries ».

Plus tard, après le repas, nous sommes tous les quatre sur le canapé à fleurs devant la baie vitrée, Ana vautre dans le giron de papa, et moi accrochée au cou de maman. Lors de ce moment de paix, maman raconte à voix basse à papa ce dont elle s'est souvenue tout à l'heure, quand elle nous donnait le bain : il y a quelques années, quand elle était enceinte pour la première fois, elle était sortie de la baignoire et, tandis qu'elle se séchait les pieds, elle avait un peu perdu l'équilibre. Elle avait failli tomber du tabouret.

- Comment ? s'exclame papa effrayé. Tu étais enceinte et tu étais montée sur le tabouret ?

- Oui. En fait, quand j'étais petite, on me juchait sur un tabouret pour m'habiller et, quand j'ai commencé à prendre mon bain toute seule, j'ai continué à grimper, comme si c'était quelque chose d'indispensable, jusqu'au jour où je me suis vue avec ce ventre énorme, sur le point de me casser la figure. C'est alors que j'ai perdu cette habitude, mais toute ma vie j'avais grimpé sur un tabouret en sortant du bain.

Ils rient. Je regarde Ana en train de sucer son pouce, elle a l'air si bien là, sur papa... nous dormons toutes les deux, chacune dans ce qui est pour elle l'endroit le plus merveilleux au monde.

Il fait chaud dans la cuisine et une casserole bout sur le feu. Cela sent la cannelle. Maman profite du repas pour faire un dessert. Elle met un plat de purée sur la table, sous nos yeux. Nous avons le visage à la hauteur de l'assiette. Le trajet de la cuillère de l'assiette à la bouche est court, direct, horizontal, rapide. C'est la même cuillère qui va dans la bouche de l'une puis dans celle de l'autre. Je mâchouille et savoure la purée tout en observant la cuillère arriver devant ma sœur, qui ouvre la bouche le plus grand possible, ce qui n'est pas très grand. Les bords de la cuillère frôlent et râpent même un peu les commissures de ses lèvres. Nous avalons en même temps, en nous regardant. Maman retire la première assiette, qui est vide, et la remplace par une assiette pleine. Nous devons manger deux assiettées à toutes les deux. Maman s'ennuie, elle bâille, une cuillerée, puis une autre. Ana se lasse avant moi. Elle crache la purée. J'éclate de rire et je

me recroqueville, mes mains sous la table, entre mes jambes. Maman ne s'est encore rendu compte de rien.

- Ouvre, ferme, avale.

Elle dit ça sur un ton machinal, pour toutes les deux, indistinctement. Elle appuie la tête sur sa main gauche, accoudée sur la table ; de la droite, elle suit le rythme : une cuillerée, puis une autre. Elle dort, elle continue avec moi seule, car elle a vu qu'Ana crachait, mais moi, je ne parviens pas à suivre le rythme deux fois plus rapide et, quand j'ouvre la bouche, toute la purée ressort. Je ne peux m'empêcher de baver de la purée verte. Nous nous regardons et nous pouffons de rire, de telle sorte que oui, maintenant, tout se répand.

- Les filles, arrêtez ! Avalez !

Je crois qu'il aurait été préférable de nous donner à chacune une assiette et une cuillère, mais il semble que ce soit plus facile pour elle de nous faire manger elle-même, de nous mélanger. Presque tout est indifférencié entre nous. Les vêtements, les repas, même notre nom est indifférencié, partagé : Anésara au lieu de Ana et Sara. Aucune différence n'existe entre nous.

Je n'ai jamais revu de marguerites aussi grandes. Je ne sais pas si elles n'existent plus, ou si c'est parce que je n'ai plus jamais été aussi petite.

Nous tenant par la main, Ana et moi avons pénétré dans la forêt de marguerites. Le jardin vibre du vrombissement des insectes, du murmure des arbres et du tapage des moineaux et des

merles qui déchire le silence. Un peu plus près, les grenouilles coassent, nous appelant vers notre destination de ce matin, l'étang. Ana me tire par la main quand nous pénétrons dans la forêt touffue, trottant parmi les hautes tiges rêches des marguerites. Les fleurs, plus grandes que nous, se balancent au-dessus de nos têtes. Elles forment un toit ondulant, qui atténue les rayons du soleil. Des aiguilles de lumière parviennent à se glisser entre les pétales blancs. L'arôme amer du pollen nous envahit, des nuées de poudre jaune se détachent des étamines que nous secouons sur notre passage. Un instant décontenancées, nous nous arrêtons au beau milieu de la plantation : nous ne savons plus très bien où est la sortie.

- Les filles !

C'est la voix de maman. Elle a l'air inquiète.

- On est là ! crions-nous gaiement d'une seule voix ; la voix de maman nous guide.

Ana lève un bras le plus haut possible et sort la main au-dessus du toit de marguerites, mais elle la baisse aussitôt pour poursuivre la traversée du bosquet, dont nous voulons sortir toutes seules. Nous avançons rapidement, nous tenant toujours par la main, frôlant les tiges. Nous y sommes arrivées, nous voici à découvert, nous marchons sur le gazon.

L'étang est rudimentaire, en ciment très lisse, rond comme une amibe. Il n'y a pas d'épurateur, de sorte que l'eau est sombre. Maman la change de temps en temps. Nous ne voulons pas rater le spectacle. Elle ouvre la vanne et laisse le niveau descendre.

Petit à petit, les plantes aquatiques et les escargots collés aux parois apparaissent. Elle ne le vide jamais complètement et laisse toujours un peu d'eau du côté le plus profond, là où se réfugient les petits poissons et les grenouilles qui n'ont pas réussi à sauter à l'extérieur. C'est le moment où nous aimons pousser des cris à l'intérieur de l'étang vide, car il renvoie un étrange écho de sonorités subaquatiques, même s'il n'y a pas d'eau. Cela sent la boue et, selon comme on l'envisage, cela ne sent pas mauvais, cela ressemble à l'odeur des escargots.

Parfois, nous y avons trouvé des tortues qui n'étaient pas à nous, des tortues que nous ne connaissions pas. La nôtre s'appelait Rosa et elle vivait la plupart du temps dans l'eau. Un jour, elle a disparu. On nous a dit qu'elle avait dû s'échapper, attirée par le canal, parce que les tortues aiment l'eau vive. Je l'imagine entraînée par les eaux noirâtres, loin de la vie placide qu'elle menait dans notre étang. Les inconnues que nous trouvons doivent s'être échappées d'autres maisons du village.

Maman descend au fond de l'étang et, dans la partie qui a séché, elle balaye et ramasse la fine couche de boue noire et brillante, jusqu'à ce tout soit enlevé. Ses pieds sont noirs jusqu'aux chevilles. Ensuite, elle ouvre le robinet du gros tuyau par où l'eau coule abondante, claire, fraîche ; elle jaillit violemment et rebondit sur le fond mystérieux. L'eau reste transparente quelques jours, puis elle redevient noirâtre à cause de la poussière de charbon.

Aujourd'hui, maman nous a un peu grondées d'être entrées seules dans le bosquet de marguerites, mais elle nous met nos maillots de bain, toujours le bleu pour Ana et le rouge pour moi, et elle nous laisse nous baigner. Nous pénétrons dans l'étang par le côté le plus petit, par l'escalier que papa a fait construire à notre mesure. L'eau vient du Sil, la rivière, et elle est très froide. Je me suis assise au fond et, quand je me suis levée, une grenouille est apparue, le ventre en l'air, étourdie ; elle a plané jusqu'à la surface. Ana crie : « regarde, regarde, tu en as écrasé une ! » Je l'ai recueillie jusqu'à ce qu'elle se sente mieux et saute de ma main pour plonger à nouveau. C'est ainsi que je resterai dans l'imaginaire familial la petite grosse qui écrase les grenouilles.

Maman a apporté des serviettes propres de la maison. Il y en avait d'étendues sur l'herbe, mais nous ne les avons pas prises parce qu'elles étaient couvertes d'une fine couche noire. Le charbon. Ça ne se voit pas dans l'air, mais il y en a. Il y en a toujours.

Nous sommes énervées parce que, cet après-midi, nous allons en promenade et que papa vient aussi. Maman nous a mis une salopette, rose pour Ana et bleue pour moi, et nos chemisiers blancs du dimanche avec l'empiècement en nid d'abeille ; enfin, elle nous a mis un fichu à petites fleurs pour tenir nos cheveux. Nous sommes très jolies.

- Tu as joué à la poupée avec les filles ? plaisante papa en nous regardant, heureux.

Nous sortons du jardin par le portail qui donne sur la route qui mène de Ponferrada à la centrale thermique où travaille papa. Il est adjoint aux Travaux publics, l'adjoint d'un ingénieur des Ponts et chaussées. Une rangée de mimosas flanque notre grille et indique le chemin de la centrale, qui est toute proche. Aujourd'hui, nous traversons tout de suite la route et le voilà : le canal du Bierzo. C'est un canal en béton aux parois inclinées tracées à l'équerre, et dont les rives affleurent le sol. Nous marchons un moment le long du torrent rapide et turbulent. Ana et moi sommes étrangement attirées, comme les tortues. Quelquefois, quand nous sommes dans le jardin, nous nous collons à la grille et, en silence, nous regardons l'eau qui court avec violence.

Lorsque nous sommes avec papa, nous pouvons prendre un peu plus de risques que d'habitude. Nous ramassons des pierres de taille moyenne et les jetons dans l'eau de toutes nos forces. Nous les lançons juste à côté, pour qu'elles éclaboussent le plus possible avant de tomber au fond. Pendant un instant, l'eau s'ouvre en un trou sombre et les engloutit en formant des ondes qui disparaissent rapidement. Nous essayons de savoir à quelle profondeur elles arrivent et, comme on ne voit pas le fond, nous ne pouvons que l'imaginer. C'est très profond.

- Ne vous approchez pas trop pour les lancer, l'eau attire et vous pourriez tomber avec la pierre, prévient papa.

Il explique toujours tout. Nous continuons à marcher sous les peupliers de la promenade. Maintenant, nous jetons de petites poignées de feuilles. Légères, elles tombent sur l'eau qui les entraîne un moment sans qu'elles se mouillent ni ne coulent. La vitesse à laquelle elles s'enfuient nous ébahit. Je frissonne à l'idée que l'une de nous deux pourrait tomber. Papa marche un peu en avant, entre le canal et nous. Il s'arrête quand nous nous arrêtons, il avance quand nous avançons. Et maman marche quelques mètres encore plus en avant. Si l'une de nous deux tombait, elle plongerait aussitôt, toute habillée – elle est très bonne nageuse – et attendrait quelques secondes que le courant lui dépose la fillette dans les bras. Tout ce déploiement de précautions n'a qu'un objectif : nous laisser libres de marcher sur la rive du canal et faire nos propres expériences.

Papa nous explique qu'ils ont besoin de beaucoup d'eau, et qu'ils la puisent dans le Sil. C'est pour cela qu'ils ont construit le barrage de la Fuente del Azufre, pour accumuler de l'eau. Ils ont construit des vannes, qu'ils ouvrent quand il faut refroidir la chaudière de la centrale, parce qu'elle chauffe lorsqu'on brûle le charbon. En même temps, ils ont décidé de construire ce canal, qui part du barrage, pour irriguer les terres de la vallée.

- Pourquoi les parois du canal sont-elles inclinées ? demandé-je.

Il pose sur moi un regard intéressé et souriant.

- Saruska... je ne sais pas si tu vas comprendre : c'est pour que l'eau coule plus vite au centre et plus lentement sur les bords

et, donc, qu'elle ne frotte pas trop les parois et qu'elle ne les abîme pas. L'eau circule beaucoup mieux comme ça. Tu comprends ?

Je gambade de joie, ravie d'avoir attiré son attention, même si je n'ai pas bien compris ses explications. Je mémorise tout : ma question, sa réponse et son regard.

Nous parvenons à une passerelle qui enjambe le canal. En la traversant, nous nous arrêtons, nous agrippons à la rambarde de fer, et crachons dans l'eau.

- Les filles, ça suffit ! Vous allez faire pipi au lit, à force de regarder l'eau, dit maman qui ne supporte plus les risques que nous fait courir le dangereux canal.

Nous nous engageons sur le Chemin noir de la Mine, couvert d'un tapis de terre très noire. Du charbon broyé très fin. Nous ne pouvons éviter la poussière soulevée par nos pas, ni le nuage sombre qui nous entoure. Un peu plus loin, un autre groupe de gens est également enveloppé dans son nuage. Nous laissons le bosquet derrière nous et traversons le terrain vague, qui n'est pas cultivé. Cette portion de la vallée est stérile et réservée aux mines. Au fur et à mesure que nous approchons, nous voyons grandir la montagne de charbon qui occupe tout notre horizon. Nous sommes habituées à sa présence mystérieuse. Dès que nous levons les yeux, elle est là, que nous soyons au parc, à l'ermitage, à la piscine, à la centrale ou à la maison. Elle ne ressemble pas à une montagne normale. Je demande à papa à quoi elle sert.

- Ce sont des scories. Ce sont des résidus du charbon qui a été brûlé dans la chaudière de la centrale pour fabriquer de l'énergie, de l'électricité, la lumière – et il tend le bras vers la gauche, où l'on voit assez bien la centrale thermique. Cela fait des années, depuis bien avant votre naissance, que l'on accumule là les résidus de charbon de la Mine. C'est un entrepôt à ciel ouvert. Regardez au sommet. Vous savez combien elle mesure ? Quatre-vingts mètres ! C'est beaucoup. Les gens se plaignent parce que cette montagne dégage beaucoup de poussière noire et qu'ils la trouvent laide. Mais le charbon, c'est la richesse de Ponferrada.

Nous flânons au pied de la montagne, d'un pas traînant. Il y a quelques rares herbes éparses. Le charbon sent très fort. Il me semble que le fond de la terre doit sentir comme ça. C'est si noir en bas, et le ciel au-dessus est si lumineux que j'en suis aveuglée. Et tout est tellement silencieux. Ici, il n'y a ni oiseaux ni arbres pour murmurer, à peine le vol d'un insecte, rien dans quoi le vent puisse résonner, ni machines ni personnes. Rien ne fait de bruit. Une lande inanimée. Ana et moi restons à côté de papa et maman, nous essayons de prendre leur main, chacune une. Nous avons un peu peur de nous sentir aussi petites au pied de la montagne qui, vue de près, est énorme et ténébreuse. Elle me paraît un peu moins inhospitalière lorsque, en approchant, je découvre une voie que l'on aperçoit de la maison, semblable à un fil qui serpente sur le versant. D'ici, nous voyons que ce sont d'anciens rails de

fer qu'empruntent les wagonnets pour monter les scories au sommet.

- Si un jour tout cela prenait feu... murmure maman.

- J'espère bien que non, répond papa. Comme il reste un peu de charbon qui n'a pas réussi à brûler, cela provoquerait un incendie gigantesque que l'on ne parviendrait pas à éteindre tant que la montagne ne serait pas entièrement consumée ; cela durerait des jours et des jours, toute la vallée serait couverte d'escarbilles, les braises resteraient chaudes pendant des semaines et toutes les cultures de la vallée seraient endommagées. Un désastre.

Ana et moi lambinons au départ d'un sentier qui monte en longeant le flanc de la montagne. Nous aimerions bien le suivre jusqu'en haut et pourtant, nous faisons demi-tour l'une après l'autre.

- On monte ? nous encourage papa, qui a bien vu notre peu d'entrain. Pour toute réponse, nous tournons le dos au sentier.

- Non ? Eh bien, quelle équipe ! se plaint-il en plaisantant.

Cet endroit brise notre âme. Nous sommes toujours accrochées l'une à l'autre et sur le point de nous laisser tomber par terre.

- Les filles ! N'allez pas vous étaler sur ce sol, vous seriez en piteux état, c'est du charbon ! dit maman tout en nous retenant toutes les deux.

- On s'en va. Assez de montagne pour aujourd'hui, décide papa.

Ana et moi courons vers la cuisine. Du jardin, nous avons entendu un cri sec de maman, puis une violente discussion entre papa et elle. Ils ne nous ont pas vues entrer et nous demeurons paralysées à la porte, collées l'une à l'autre, sans voix. De notre faible hauteur, nous voyons s'élever la silhouette de papa, dont la chemise est tachée de charbon. Nous fixons du regard des taches de sang sur ses manches et sur ses mains. C'est son sang? Nous ne voyons pas de blessure. Son visage est noir et brillant, comme des escarbilles mêlées de sueur. Il gesticule beaucoup en racontant à maman ce qui s'est passé. Appuyé au plan de travail, dos à l'évier, il la laisse lui nettoyer le visage à l'aide d'un chiffon mouillé pendant qu'il parle.

Nous ne comprenons pas bien ce qui s'est passé, seulement des mots isolés : la chaudière, le charbon, les braises, ça brûle ! Papa ne s'est pas brûlé. C'est le sang d'un ouvrier. Papa a l'air énervé et très en colère.

- Cela ne peut pas continuer comme ça ! C'est trop dangereux.

Ana et moi partons sans qu'ils se soient rendu compte de ce que nous avons vu. Cela nous a fait forte impression de voir papa taché comme ça, tellement en colère, et désespéré parce que ça brûlait. Nous n'avons pas de mots. Des larmes jaillissent des yeux d'Ana, qu'elle a très bleus et ouverts très grand, elle m'entoure le cou de ses petits bras. D'une voix faible et étouffée, elle me dit « *ea, ea, ea* » comme quand maman nous berce. Elle

me console. C'est ma grande sœur. Le souvenir reste vif, caché sous l'embrassade.

Nos grands-parents vivent à Ponferrada. Nous allons souvent leur rendre visite. Maman nous embarque dans sa voiture, une Austin décapotable noire de 1935. Lorsqu'elle démarre, la voiture caracole et nous sautons sur le siège arrière comme sur un petit cheval. Nous applaudissons et en redemandons.

- Ce n'est pas drôle, les filles, c'est l'embrayage qui patine, dit maman, gênée.

Elle se concentre beaucoup pendant qu'elle conduit, attentive aux autres voitures, aux enfants qui traversent, aux chiens. Nous n'avons pas le droit de parler pour ne pas la distraire.

Hier, elle nous a laissées à la porte de la maison des grands-parents pour que nous montions pendant qu'elle allait se garer. Grand-mère Dora nous a reçues avec des embrassades et nous a prises dans les bras chacune à notre tour. Elle est très forte, elle a un beau corps et elle porte des lunettes rondes. Elle ondule ses cheveux à l'aide de pinces de métal munies de piques que je n'ai vues que chez elle. Je ne sais pas si elle les a rapportées de Cuba, où ils ont vécu de nombreuses années, même si elle est originaire de Galice. Ma mère est née à La Havane. Nous ne savons pas bien si maman est cubaine ou galicienne.

Grand-mère Dora nous emmène au salon et nous demande :

- Alors, les filles, vous êtes venues toutes seules ?
- Oui. Je m'empresse de répondre pour ne pas perdre une occasion de faire croire que nous sommes grandes, maintenant.
- Ah oui ? Et vous êtes venues à pied depuis la Centrale ?
Elle sait parfaitement que l'on ne peut pas venir à pied, c'est trop loin. Aussi, je précise :

- Non, en voiture. J'ai conduit, dis-je tandis qu'Ana se tait et se balance d'un pied sur l'autre en faisant comme si de rien n'était.

- Mais, tu sais conduire, Sarita ?

Je note de l'incrédulité dans le ton de ma grand-mère, et comme je vois que je suis sur le point de perdre son estime, j'ajoute :

- Eh oui, regarde. Approche de la fenêtre : tu vois ce chat, écrasé sur la route ? Eh bien, c'est moi qui l'ai écrasé.

La grand-mère rit, me prend dans ses bras, me fait un câlin.

Jusqu'à l'arrivée de maman, je profite de la position que je viens d'acquérir. Tantôt, on dit que je suis une menteuse, tantôt que j'ai de l'imagination.

Je ne sais pas pourquoi nous habitons tous depuis si longtemps chez les grands-parents, à Ponferrada. Maman est couchée toute la journée, elle s'entête à ne pas sortir de sa chambre, et grand-mère nous interdit d'y entrer. C'est elle qui nous fait déjeuner, dîner, qui nous donne le bain, qui nous habille.

Quand grand-mère ne s'occupe pas de nous, nous campons dans la maison comme bon nous semble, sans aucune surveillance.

Nous dormons toutes les deux dans une chambre où il y a de grands lits. Au réveil, l'impression d'étrangeté met un moment à disparaître et nous restons bien couvertes, à observer les reflets sur le plafond. Il fait déjà jour et les volets de bois sont traversés de fines fentes par lesquelles se faufilent les images de la rue. Passe une voiture rouge de la taille d'un jouet, elle traverse de part en part le plafond de la chambre. Passent des gens qui portent des vêtements de couleurs vives, ils traversent le plafond lentement, comme s'ils ne touchaient pas le sol, pas très nets, on dirait des âmes vivantes. D'un côté apparaît un cadre gris avec des brillants, comme des lumières. Qu'est-ce que c'est ? Ana se rend compte que c'est l'auvent de l'abribus, qui brille de reflets de verre. Une silhouette plus petite passe en courant ; c'est un enfant vêtu de vert. La rue que l'on voit par la fente est beaucoup plus jolie que la rue réelle.

Cela sent le café et le feu. Grand-mère a déjà allumé la cuisinière à charbon. Nous nous levons mais, après le petit-déjeuner, maman est toujours enfermée. Profitant d'un manque de surveillance, j'entre furtivement dans la chambre de ma grand-mère. Je vais fouiller sa table de nuit. C'est un entassement mystérieux d'objets bizarres, ses trésors. Je choisis une statuette de la Vierge du Pilar plus grande que ma main, qui porte une couronne solaire énorme, montée sur un socle de marbre blanc très lourd. Au fond du tiroir, je trouve un ruban de soie muni

d'une épingle à nourrice. Je m'affaire pour passer le ruban dans la couronne, je parviens à refermer l'épingle à l'extrémité du ruban et je me le passe autour du cou. L'ensemble me couvre pratiquement toute la poitrine. Je sors de la chambre toute fière, je gonfle la poitrine pour qu'elle ne se balance pas trop, et aussi pour qu'on la voie bien. Avec un tel pendentif, ils vont bien être obligés de faire attention à moi. J'entre dans la cuisine, où la grand-mère tisonne le feu et prépare un plateau contenant le petit-déjeuner de maman. La décoration fait son effet.

- Oh, Sarah ! Qu'est-ce que tu as mis là ?

Elle rit, me prend dans ses bras non sans difficulté parce qu'à quatre ans, je suis trop grande pour cela. J'attrape la Vierge pour qu'elle n'aille pas me l'enlever. C'est mon plus bel apanage. Je suis parée de l'un des trésors du tiroir de la grand-mère.

- Non non, tu peux la porter un moment ; elle n'est pas trop lourde ?

- Non.

Victoire ! Elle m'emmène dans la chambre de maman. Elle entre doucement et parle tout bas.

- Regarde, Carmina, ce que la petite a mis.

Maman me voit et se met à rire, elle rit avec joie. Gagné. Elle m'a vue ! Mais maman fait rapidement demi-tour dans le lit et vomit dans un urinal posé à côté d'elle. Elle fait des bruits gutturaux effrayants. De sa bouche pend une bave verte dont elle a du mal à se défaire. Grand-mère m'emmène rapidement hors de la chambre. Qu'est-ce qu'elle a, maman ?

Aujourd'hui dimanche, nous allons à la piscine. Nous arrivons par le chemin de l'ermitage, qui passe dans le bois de peupliers noirs et de marronniers. Bien qu'il fasse chaud, une brise fraîche berce les arbres. Sur le chemin, nous rencontrons d'autres personnes qui vont aussi à la piscine. La promenade dominicale est animée.

Nous enfilons nos maillots de bain dans le vestiaire des filles. Nous avons honte de nous déshabiller et entrons avec maman dans une de ces cabines que l'on peut verrouiller. À la piscine, il y a des gens bizarres qui ne ressemblent pas aux gens de notre famille, qui ne sentent pas comme les gens de chez nous, et que je ne comprends pas, avec leurs voix inconnues. J'aime bien que nous y allions tous ensemble, mais là où je suis la plus heureuse, c'est à la maison, dans notre jardin, avec ma sœur, maman et papa, car ils nous regardent toujours avec un sourire dans les yeux.

Nous sortons du vestiaire accrochées aux jambes de maman, toute honte bue. Nous retrouvons papa, qui sort du vestiaire des garçons. Maman, qui a guéri de sa maladie et de ses vomissements, et qui se porte à nouveau très bien, va se baigner. Elle se libère difficilement de nous, repasse à papa le paquet de filles et aussitôt, nous nous accrochons à ses jambes. Papa dit que maman est *hydraulique* parce qu'elle est toujours dans l'eau, qu'elle se douche tous les jours, qu'elle nous baigne tous les petits moments et qu'elle adore la piscine. Je crois que quand elle

se baigne, tout le monde s'arrête pour la regarder. Elle se prépare au bord de la piscine, et elle crée une impatience générale, avec son maillot de bain rouge qui l'embellit. Elle plonge la tête la première – ce que presque personne ne sait faire – et elle creuse des sillons à la surface de l'eau en sortant les bras bien tendus. Cela s'appelle la nage libre.

- Regardez, on dirait Esther Williams, dit papa qui est sous le charme.

Maintenant, à nous. Papa nous amène au bord. Je ne sais pas nager, aussi dois-je porter une bouée ridicule. Ana se risque à essayer. Dans l'eau jusqu'à la ceinture, papa éloigne Ana du bord et elle, façon petit chien, en étirant beaucoup le cou et en serrant bien les lèvres pour que l'eau ne pénètre pas, revient à la nage jusqu'au bord. Comme elle est courageuse !

- Viens, Saruska, c'est à toi.

Pas question. Pour rien au monde je ne quitterai la bouée.

L'après-midi, on nous emmène visiter le lieu de travail de papa, la centrale thermique. Elle est tout près, quelques minutes à pied. Dès que nous sortons dans l'allée de mimosas, nous voyons à gauche l'édifice couronné par les cheminées qui dépassent tout dans la plaine. Elles crachent des bouffées de fumée sombre qui semblent ne jamais arriver jusqu'à notre maison et se désagrègent peu à peu.

Nous arrivons à la centrale. Papa ne veut pas que nous entrions, et nous observons de l'extérieur les tours à haute

tension. Ce sont des géants de fer reliés par un réseau de câbles épais. Il y a des nuages et l'ambiance s'assombrit, la lumière est jaunâtre, ce n'est pas à cause du crépuscule, l'atmosphère devient dense, calme, artificielle, sinistre. On entend, ou plutôt, on sent une vibration profonde et grave, c'est le courant électrique qui bourdonne. Nous faisons un tour rapide dans les environs. Papa dit que ce n'est pas bon de rester ici trop longtemps. Il voulait seulement que nous le voyions car nous sommes des *Enfants de la Centrale*.

Papa et maman se rendent compte que nous sommes effrayées et nous repartons aussitôt. Je suis marquée par l'étrangeté du lieu que papa a construit et où il travaille tous les jours. Nous ne reviendrons jamais à cet endroit.

Nous quittons la centrale. Papa va poursuivre des études pour devenir ingénieur des Ponts et chaussées. Et comme nous irons bientôt à la grande école, nous allons tous étudier à Madrid.

Ce qui me frappe le plus pendant le voyage est que, à mesure que nous nous éloignons de Ponferrada, les routes ne sont plus noires. Dès que l'on passe les montagnes, elles deviennent couleur crème, elles sont toutes propres et on voit les lignes blanches peintes sur les côtés. La campagne, aussi, est plus claire. Peu à peu, les arbres et la végétation disparaissent.

Nous avons dormi recroquevillées sur le siège arrière, que maman a équipé d'un drap de flanelle et d'un oreiller à chaque extrémité. Lorsque nous nous réveillons, la terre est lisse, décorée

de parcelles vertes et jaunes. Un arbre solitaire se dresse par-ci par-là au milieu d'un champ plat et immense. La route de couleur sable, sans son revêtement noir, semble un ruban de pâte crue, pas finie de cuire.

- C'est la Castille, la Castille est vaste, dit papa qui semble s'amuser de notre étonnement.

Nous grimpons la route d'un col de montagne jusqu'au Alto de los Leones. C'est le sommet de la sierra de Guadarrama. Dès qu'on passera de l'autre côté, on verra Madrid. Mais la route est étroite, et les virages toujours plus épouvantables. Nous avons mal au cœur et nous arrêtons, tant pour vomir que pour faire refroidir la voiture, qui chauffe. Papa ouvre le capot et, tandis que nous évacuons nos dernières humeurs et liquides verdâtres, papa fume une cigarette. Il explique :

- Cette montagne est un obstacle sur la route, qui rend très difficile l'accès à Madrid. Surtout en hiver, lorsqu'elle se couvre de neige et que la circulation devient impossible. On a pensé creuser un long tunnel qui traverserait la montagne de part en part, en ligne droite. Il mesurerait deux ou trois kilomètres.

- Tant que ça ? Je ne peux même pas l'imaginer, dit maman.

- Oui, continue papa qui s'anime en voyant que nous l'écoutons. Il faudrait dynamiter la montagne de l'intérieur. Je crois qu'il faudrait faire venir des mineurs des Asturies, ce sont les meilleurs pour forer le sol. Pendant la République, en 1932, le projet du tunnel du Guadarrama existait déjà, mais

évidemment, il a dû être interrompu. Maintenant, Franco se montre de nouveau très intéressé, parce que cela constituerait un ouvrage d'ingénierie de pointe. Ce serait le tunnel le plus long d'Europe, et le plus risqué aussi parce qu'il devrait supporter le poids d'une montagne de 1 500 mètres d'altitude.

Nous arrivons à Madrid, qui ne nous attend pas. C'est comme si nous entrions dans ce tunnel sombre qui n'est pas encore construit. Tout est différent, je suis accablée. Je ne comprends rien à ce qui se passe.